

Anthropologie et Sociétés



LAPLANTE Julie, 2015, *Healing Roots. Anthropology in Life and Medicine*. New York, Oxford, Berghahn Books, 302 p., illustr., bibliogr., index

Mylène Mongeon

Volume 40, numéro 3, 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1038652ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1038652ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Mongeon, M. (2016). Compte rendu de [LAPLANTE Julie, 2015, *Healing Roots. Anthropology in Life and Medicine*. New York, Oxford, Berghahn Books, 302 p., illustr., bibliogr., index]. *Anthropologie et Sociétés*, 40(3), 312–314.
<https://doi.org/10.7202/1038652ar>

Toutefois, affirmer en conclusion du livre, comme le fait Laurent Denizeau dans sa lecture croisée des divers ouvrages publiés par les deux coéditeurs, que l'existence humaine est une terre inconnue des anthropologues semble exagéré. Une telle position, soutenue particulièrement par Albert Piette, semblera quelque peu réductrice aux lecteurs familiers avec des courants de recherche comme l'interactionnisme symbolique, l'ethnométhodologie, la théorisation ancrée, les approches narratives, voire le pragmatisme ou l'anthropologie de l'éthique contemporaine. À leur façon, ces diverses approches sont depuis longtemps soucieuses de resituer l'individu à l'interface de sa quotidienneté, de l'histoire et des trajectoires de vie, du microsocioal, de son agentivité et de ses construits de sens commun. Bien sûr, Denizeau n'a pas tort de rappeler que les écrivains de fictions réussissent mieux à décrire l'existence humaine que les anthropologues pourtant bien ancrés dans le terrain qui participent de près aux événements qui jalonnent le quotidien des informateurs. Mais prendre une distance face aux émotions et aux ressentis de même que face aux apories, accidents et idiosyncrasies n'est-il pas un pré requis à toute analyse des forces, structures et mécanismes qui influent sur la gestion de cette quotidienneté? L'analyse compréhensive et la théorisation ne passent-elles pas par une distanciation face aux existences individuelles? En dépit de la pertinence incontestable d'une telle anthropologie existentielle, on peut difficilement suivre Jackson et Piette lorsqu'ils ramènent l'anthropologie sociale et l'anthropologie culturelle à des sous continents d'une anthropologie mère qui se définit dans et par l'existence. N'y voir que des approches tournées exclusivement vers l'élaboration de « systèmes » et autres reconstructions théoriques décalées de la réalité vécue ne rend pas justice aux efforts soutenus au cours des dernières décennies pour combiner approches micro- et macrosociales, histoires de vie et déterminants sociopolitiques, poids des normes et agentivité du sujet. Il ne suffit pas de reconnaître du bout des lèvres que le quotidien de l'être-au-monde est influencé par la société et la culture; l'humain existe en tant que membre de collectivités, évolue dans les cadres des possibles que lui offre sa culture et son existence même est largement influencée par des structures et des groupes d'intérêt politiques et économiques. L'anthropologie existentielle est-elle la seule porte d'entrée sur la « complexité de l'expérience humaine »? La définition documentée et argumentée proposée ici d'une anthropologie existentielle est des plus convaincantes et les illustrations qu'en donnent les collaborateurs enrichissent tout autant cette réflexion théorique. Si l'existence n'est probablement pas le point aveugle de l'anthropologie comme soutenu ici, le lecteur ne doutera pas de la pertinence d'une anthropologie de l'existence qui se situe au pôle opposé d'un continuum occupé par une anthropologie proprement politique.

Raymond Massé
Département d'anthropologie
Université Laval, Québec (Québec), Canada

LAPLANTE Julie, 2015, *Healing Roots. Anthropology in Life and Medicine*.
 New York, Oxford, Berghahn Books, 302 p., illustr., bibliogr., index
 (Mylène Mongeon)

L'opportunité de lire, de découvrir et de ressentir *Healing Roots...* s'est présentée durant une période décisive de mon cheminement académique en anthropologie médicale. La lecture de cet ouvrage m'a suivie et guidée tout au long de ma recherche de terrain au

Botswana, et a constitué un compagnon éclairant, frustrant, excitant, ennuyant, éducatif, comique, réconfortant et parfois ironique pendant cinq mois de temps. *Healing Roots...* fut une ressource extraordinaire pour réfléchir de manière plus éclairée et critique à des enjeux qui touchent différentes branches de l'anthropologie médicale et de la médecine humanitaire. Cet ouvrage, organisé en sept chapitres, est une ressource clé pour quiconque s'intéresse aux questions reliées aux savoirs, à la médecine traditionnelle, aux relations humains-plantes, à la science et aux méthodes de recherche anthropologique et scientifique. Ce texte, bien que traitant d'enjeux complexes, est accessible à la communauté étudiante et professionnelle spécialisée en anthropologie, mais sa lecture pourrait également bénéficier aux membres de la communauté médicale et scientifique.

Plus spécifiquement, *Healing Roots...* met en lumière de manière convaincante les obstacles qui peuvent survenir lorsque biomédecine et médecine indigène s'entrelacent au sein d'initiatives internationales. Dans le cas présent, Laplante s'intéresse à un projet mis sur pied par le consortium de recherche The International Center for Indigenous Phytotherapy Studies (TICIPS), financé par une branche du National Institutes of Health (NIH) basée à Washington aux États-Unis. Leur projet se situe en Afrique du Sud et a pour but premier de tester l'efficacité d'une plante indigène locale (*Artemisia afra*) contre la tuberculose et d'explorer la possibilité de la transformer en biopharmaceutique. Cette initiative est présentée comme un projet qui permettra, en plus de s'attaquer à une pandémie, de reconnaître la médecine indigène de l'Afrique du Sud, conférant ainsi un plus grand respect aux savoirs indigènes et aux guérisseurs qui en font usage.

Tout au long de l'ouvrage, Laplante explore les questions concernant les notions de savoirs, d'efficacité, de mouvement, d'innovation et d'improvisation ainsi que les dynamiques se rapportant à l'essai préclinique en question. Elle démontre, à travers des explications et des exemples éloquentes et créatifs, comment et pourquoi l'initiative de TICIPS ne parvient pas à atteindre ses objectifs et, au contraire, pourrait avoir des conséquences légales restreignant l'usage que font les guérisseurs de l'*Artemisia afra*.

Pour ce faire, et après s'être heurtée à plusieurs obstacles sur le terrain, Laplante réoriente sa méthodologie et opte pour une approche phénoménologique en anthropologie s'inspirant grandement de Tim Ingold et de Merleau-Ponty. L'approche en est une d'ouverture, qui permet de porter une attention particulière aux habiletés, aux médiums, aux sens, au mouvement, à la synesthésie et à l'esthétique, dans le but de saisir comment les « objets » (incluant les médicaments) émergent en pratique, évitant ainsi de prendre les « objets » comme point de départ. Cette méthodologie rend ainsi possible pour Laplante de suivre le développement de l'essai préclinique en s'engageant dans-le-monde avec ses participants et à travers une multitude de pistes qui l'ont menée à traverser et à s'engager avec une multitude de médiums et d'êtres (humains, plantes, ancêtres, environnements). Mettant en pratique cette approche, elle a pu acquérir une compréhension considérable des pratiques indigènes et scientifiques, et ses descriptions et analyses détaillées permettent aux lecteurs de s'immerger dans les scènes évoquées.

Laplante argue que les méthodes de recherche hautement standardisées auxquelles doit, parfois avec réticence, se plier la communauté scientifique n'accordent pas aux savoirs indigènes l'opportunité d'être pris en compte et intégrés à l'essai préclinique sans être transformés et déformés. Le modèle de recherche suggère un mouvement de « fermeture » plutôt que « d'ouverture » et ne permet pas de reconnaître les pratiques indigènes qui opèrent à travers plusieurs médiums et sens. Elle suggère finalement qu'il est primordial de ne pas se limiter à apprendre *sur* la médecine indigène, mais bien d'apprendre *de* la médecine indigène (learn *from*). Un premier pas a déjà été entrepris par certains scientifiques avec le « modèle de validation translationnel ». Plus encore, Laplante propose qu'un mouvement vers l'esthétique – qui

ouvrirait la porte pour s'engager avec, par exemple, les sons – est plus approprié pour atteindre la reconnaissance des savoirs indigènes. Or, la manière dont ce mouvement vers l'esthétique pourrait être incorporé et activement mis en pratique au sein d'initiatives biomédicales et dans le cadre d'essais contrôlés randomisés reste nébuleuse, et présente des difficultés. Ce faisant, ne risquons-nous pas de simplement inverser le problème initial en transformant et déformant à leur tour les savoirs biomédicaux, et en y imposant des considérations esthétiques, ce qui engendrerait une reconfiguration importante du modèle de recherche scientifique? Laplante n'élabore pas sur ce point, laissant les lecteurs imaginer ce à quoi pourrait ressembler concrètement ce scénario, préférant plutôt se tourner vers une discussion de l'éthique et de l'esthétique dans le cadre de la recherche en anthropologie. Elle conclut qu'un renforcement des sensibilités esthétiques en anthropologie est nécessaire, suggérant que celles-ci offrent une voie possible pour comprendre et appliquer l'éthique en anthropologie.

Mylène Mongeon
École de sociologie et anthropologie
Université d'Ottawa, Ottawa (Ontario), Canada

NARAYAN Kirin, 2012, *Alive in the Writing. Crafting Ethnography in the Company of Chekhov*. Chicago, The University of Chicago Press, 168 p., bibliogr., index (Francisco Rivera)

À la fin du XIX^e siècle, l'écrivain Anton Tchekhov entreprit un voyage dans les confins orientaux de l'Empire russe afin de visiter et de décrire la vie dans les colonies pénitentiaires de l'île de Sakhaline. Découlant de ce voyage, son œuvre, intitulée *L'île de Sakhaline*, a été publiée en 1895. Dans cet ouvrage, Tchekhov s'intéressait à l'administration des prisons, à la géographie, à l'économie et à l'histoire des premières expéditions et la manière dont l'environnement et la vie sur l'île y sont dépeints. Séduit aussi par les coutumes des peuples indigènes comme les Nivkhes et les Aïnous qui occupaient encore ces territoires, il fut porté à réfléchir aux diverses conséquences des nouveaux rapports établis tant avec les colons russes qu'avec les Japonais. Kirin Narayan considère que l'entreprise de Tchekhov représente un exemple d'ouvrage de non-fiction profondément ethnographique, du fait de son regard aussi bien que de la sensibilité avec laquelle il s'est investi dans la connaissance et la compréhension d'une réalité étrangère et éloignée de la sienne.

Dans *Alive in the Writing...*, Narayan convie le lecteur à une réflexion au sujet de l'écriture ethnographique et de non-fiction, le tout en compagnie d'Anton Tchekhov. En cherchant à saisir l'expérience de cet auteur, elle propose un regard critique sur les formes narratives utilisées pour décrire et partager les chemins parcourus aujourd'hui par les chercheurs sur le terrain ethnographique. Certes, l'exercice de réflexion présenté par Narayan sur une œuvre de non-fiction d'un écrivain célèbre n'est pas nouveau en soi. Il est toutefois incontestablement stimulant, car il s'insère dans une longue discussion anthropologique concernant les formes d'écriture portant sur «l'Autre» (voir Clifford et Marcus 1986; Clifford 1988; Geertz 1988). Elle insiste ainsi sur l'importance de réfléchir aux liens auteur-lecteur qui s'instaurent dès les débuts de l'écriture, notamment en raison de la charge politique qu'elle implique (Fabian 1983).